

# Octobre 1974

(après le 10 qui est la dernière date notée dans le cahier et juste avant le 31 donc la dernière semaine d'octobre, probablement)

## Extrait de mon journal : Conversation avec Richard Deshayes

Lundi, j'ai commencé le capital de Karl Marx, date historique. D'ailleurs, à tous les niveaux, cette semaine est historique.

J'ai une discussion dans la nuit de mercredi à jeudi avec Richard Deshayes, (le mec qui s'est fait éclater la tête par les flics et qui en est resté borgne) qui a duré sept heures et demi, de minuit et demi jusqu'à huit heures du matin. Nous avons été plus loin dans la percée historique que je n'ai jamais été et il faut à tout prix que je ne laisse pas perdre, l'extraordinaire matière de vie que nous avons laissé couler hier.

Richard,  
ça va ?

*Les gens, il ne conviendrait de les connaître que disponibles, à certaines heures pâles de la nuit...*

Il y avait aussi un troisième terme, Anne-Marie, nana sympa bien qu'un peu fermée (elle est d'ailleurs MLF) et visiblement amoureuse de Richard et pas de moi. Son discours son discours féminin introduisait l'huile nécessaire à lubrifier nos discours (remarque sur l'utilité des métaphores mécaniques. Langage C à transposer en cybernétique de l'évolution des pensées : de la pensée mécanique à la pensée électrique, cf. Bachelard) »

# MES VINGT ANS ÉCLATÉS

PAR RICHARD DESHAYES



Je m'appelle Richard Deshayes et je suis depuis plus de cinq ans en procès contre la Ville de Paris, représentée en la personne du préfet de police. Ce qui motive ce texte est le fait nouveau suivant : le procès aura lieu le 7 avril 1976 devant la première chambre civile du tribunal de Paris.

Mes défenseurs sont M<sup>me</sup> Roselard-Vigier, Pinet et Leclerc.

De quelle affaire s'agit-il ? Un bref rappel est nécessaire. Le 9 février 1971, le Secours rouge de Jean-Paul Sartre appelle à une manifestation qui part de la butte Montmartre. Il s'agit de soutenir la grève ouvrière d'occupation de l'usine Batignolles à Nantes et conjointement d'attirer l'attention de l'opinion publique sur une grève de la faim menée par des militants maoïstes emprisonnés contre leurs conditions d'incarcération.

La manifestation se déroule sans heurts (aucune plainte ne sera déposée pour quelque détérioration que ce soit contre ses organisateurs), puis elle est bloquée et chargée par les brigades spéciales d'intervention. C'est la débandade, il y a des matraquages, les manifestants se dispersent sans l'ombre d'une résistance (pas un policier ne sera égratigné). A ce moment, je fuis et je suis isolé au coin de la rue du Poteau et de la rue Duhesme. J'entends un appel derrière moi et les cris d'une fille que les policiers « tabassent », alors je me retourne, et puis plus rien. Je reprendrai connaissance à l'hôpital.

On me dit que j'ai reçu en pleine figure un projectile tiré sur moi par un policier, au moyen d'un fusil lance-grenades. J'ai le visage enfoncé, un œil éclaté qu'on m'enlève aussitôt, l'autre est déchiré, je n'ai plus de nez, tout quarante fractures de la face. Des vêtements essaient de récupérer mes vêtements qui pourraient servir de pièce à conviction.

Ce qui m'est arrivé suscite une assez vive émotion, et deux jours plus tard, je crois, l'incarcération du lycéen Guyot catalyse l'indignation. C'est l'affaire Guyot, soit le mouvement de grève nationale des scolarisés qui eut cette ampleur sans précédent dont on se souvient peut-être. Voilà pour les faits eux-mêmes.

Ma famille porte alors plainte contre la police, qui, soit dit en passant, est, à cette époque, tellement sur la sellette, en raison de ses brutalités, que son syndicat majoritaire organise une journée d'information publique.

Que va faire la justice de cette plainte ? Une enquête est ouverte par le juge Bernard : témoignages, confrontations, expertises médicales et balistiques... L'enquête menée par l'I.G.S. — la police des polices — vient tard environ, aboutit à l'inculpation du policier Le Floch pour « blessure involontaire ». Premier motif d'étonnement : pourquoi « blessure involontaire », alors qu'il y avait dans l'instruction de quoi soutenir et prouver que j'avais été tiré de sang-froid à très faible distance ? Est-ce que, par ailleurs, les coups de crosse qui ont achevé de m'enfoncer le visage alors que j'étais déjà à terre étaient

aussi involontaires ? Quelle est la thèse exacte qui soutient l'inculpation pour « blessure involontaire » ? C'est tout naturellement celle de la police : M. Le Floch était déséquilibré par une grêle de projectiles, il n'a pu assurer son coup, qui, au lieu de partir en l'air pour disperser la manifestation, m'est arrivé en pleine figure à tir tendu. Cette thèse serait presque comique tant elle est grossière. La manifestation était déjà dispersée, alors pourquoi tirer cette grenade ? De plus, une mar- chande a témoigné devant M. Bernard qu'il n'y avait eu, ni à ce moment ni avant, d'affrontements ; tous les témoignages décrivent non pas un heurt entre deux forces mais une panique et une débandade éperdue.

Plus encore, une jeune femme a témoigné qu'elle avait vu un policier me « tirer » posé- ment, et c'est précisément sur ce témoignage que M. Le Floch fut inculpé. Bien sûr, tout cela aurait pu être discuté dans le cadre d'une inculpation pour « blessure involontaire », et il était possible que, la cour se déclarant in- compétente, envoi M. Le Floch aux assises... Seulement voilà, autre motif d'étonnement : j'ai attendu plus de trois ans cette inculpation dans l'incertitude et parfois un certain déses- poir, puis tout à coup cette inculpation tombe, et cela est juste. Mais, si elle tombe, c'est précisément quelques jours avant l'élec- tion présidentielle, si bien que M. Le Floch aussitôt inculpé est amnistié. Quel merveilleux hasard ! Il faut dire pour ceux qui ne croient pas au hasard qu'entre-temps M. Le Floch a été gradé. Sans doute pour certains services rendus et peut-être en récompense ? L'intérêt de ce tour de passe-passe, c'est que le procès est transféré du ressort pénal au ressort civil. Notons d'abord que le transfert du dossier pénal au civil n'est même pas automati- que : il faut le demander. En clair, plus ques- tion d'envoyer M. Le Floch aux assises, ni même de l'inquiéter, car le procès, de procès même de l'inquiéter, car le procès, de procès d'inculpation de la police parisienne à travers

l'un de ses représentants, devient un procès de « partages des responsabilités » entre moi- même et la Ville de Paris, la mienne étant engagée du fait que la manifestation du 9 février 1971 était interdite. Je manifestais, mais encore eût-il fallu que cette inter- diction soit rendue publique, car je l'ignorais. L'avocat du préfet de police va donc faire son possible pour démontrer que je n'ai pas volé ce qui m'est arrivé et que j'en suis en quelque sorte le premier responsable.

Cette démonstration vise concrètement à nier le bien-fondé de ma demande de répa- ration, cette négation ne fonctionnant en fait que pour réduire l'indemnisation demandée par mes défenseurs et moi-même. En gros, la question va être : Dans les conditions où se sont déroulés les faits cités, combien pour mon visage, ma semi-cécité définitive, ma souffrance, l'angoisse de ma femme et de mes enfants ? Combien pour mon incapacité pro- fessionnelle et la précarité matérielle dans laquelle je me suis trouvé plongé ? Combien

pour mes vingt ans éclatés ? Quoique la trouvait abjectement prosaïque, je ne peux vraiment pas m'offrir le luxe de me désintéresser de cette question — et de sa réponse.

Ce qui fonctionne en matière de partage des responsabilités dans ce genre de cas c'est la « jurisprudence Charonne ».

Un autre souvenir. D'après cette jurispru- dence, les responsabilités sont partageables. L'indemnisation objective, qui repose sur des critères d'estimation de pertes et de souf- frances physiques et morales, est diminuée par l'estimation subjective que la victime est dans une proportion déterminable responsable des préjudices qui lui ont été portés ; c'est-à-dire que les gens assassinés en 1961 à la manifes- tation de Charonne par la police furent considérés comme partageant la responsabi- lité de leur meurtre avec leurs meurtriers. [...]

Pour ce qu'il semble leur en coûter, les policiers assassins auraient tort de se gêner : ils sont payés, entraînés et gradés pour cela, et surtout, en cas de « bavure », ils sont presque toujours couverts par la justice.

Je veux signaler enfin que si ce procès passe, ce n'est qu'au bout de plus de cinq ans d'attente, et uniquement parce que mes défen- seurs ont assigné le tribunal à jour fixe. Sans cette assignation, j'attendrais encore qu'une justice peu pressée daigne s'occuper de mon affaire.

Enfin, le verdict du 7 avril 1976, en dépit du long travail de désamorçage de ce qui y est réellement en jeu, sera de toute façon significatif d'une attitude de la magistrature à l'égard de ces gestes sauvages de répression, dont le sien s'est jusqu'à présent si peu diffé- rencié, se bornant à en être a posteriori la lettre froide et sourde là où le sang avait irrémédiablement coulé.

Dans son contexte social et humain, il importerait que le procès du 7 avril ne soit pas trop indécent. Que chaque partie y engage sa responsabilité, comme j'y engage la mienne, et beaucoup plus.

R. D.

En notant l'aspect « historique » de cette conver- sation, je me situai d'emblée dans une analyse « auto historique » : je sens très fortement l'impact de cette conversation sur mon psychisme et son caractère prémonitoire :

« ... dans quelle mesure l'œuvre ne serait pas, au moins dans certains cas, influencée par l'avenir plutôt que par le passé ? Pourquoi penser toujours les faits dans le même sens, en se refusant à prendre en compte les forces qui s'exercent sur nous depuis le futur, alors même que de nombreuses œuvres et les expériences communes que chacun peut faire pour son compte en portent les traces manifestes ? » L'écrit est ici « transcription » de rêve, de vécu mythique, à prendre ici au sens étymologique puisque il s'agit d'une conversation nocturne — dans la nuit de la mère cos- mique — avec des incarnations du père et de la mère pri- mordiale qui transmettent à leur « fils » un enseignement. Seul ce fils pourra en conserver, s'il le souhaite, la trace. Ce n'est pas seulement la précision des propos tenus et leurs questions pour l'avenir — mon ancien futur — mais aussi le fait que je n'ai pas pu oublier cette conversation : elle a joué un rôle équivalent à un rêve, profondément inscrite en moi, ayant provoqué une émotion profonde, suffisamment forte pour que j'éprouve le besoin de la transcrire le plus fidèlement possible quelques jours plus tard. Mais en même temps, comme le grand rêve de l'o- isseau serpent, je l'ai complètement oubliée — comme s'il fallait ce passage par l'oubli — l'inconscient, la page blanche de l'oubli des mots — pour qu'il puisse effectivement se frayer un chemin en soi — car on ne trouve vraiment que

ce à quoi on ne pense pas, je veux dire on ne pense pas consciemment, il faut laisser les choses penser en nous et les reconnaître comme inconnues, étrangères. Et c'est en me relisant, comme on relit un étranger, un auteur inconnu, que je retrouve sa trace. C'est bien parce que j'ai laissé agir en moi « l'inconscient » de cette conversation que ces prédictions se sont réalisées.

L'intérêt d'un tel texte est à la fois de donner les principes — au double sens de fondement et de commencement — de mon œuvre actuelle — les labyrinthes sonores dont tézéro est le cœur — mais aussi le moteur : le rapport au rêve et au travail profond et historique de la vie : ce texte s'inscrit à la manière d'un « programme génétique » : il œuvre déjà après ma mort et inscrit ma mort dans ces événements contin- gents, non essentiels, qui n'interrompent pas le cours de ce moi-même réel qui ébranle les choses l'une après l'autre, de ce mouvement qui contredit — contre-écrit — l'ordre réel. Ce contrepoint de la contradiction en tissant l'espace d'une fugue échappe ainsi au dualisme d'une dialectique pensée comme un simple retour au paysage immobile de la vérité : il n'y a pas de vérité pour celui qui se laisse emporté par le tourbillon contradictoire de la vie.

Je note avec rigueur la coïncidence de cette conversa- tion historique avec le début de ma lecture du capital : lecture vécue, le lire cette semaine anticipe le vécu. J'aimerais identifier Richard Deshayes avec le Richard de Léo, d'où le titre donné à ces 63 propositions : Richard, ça va ? assorti de ce commentaire de Léo que je cite un peu plus longuement que dans l'exergue : « les gens, il conviendrait de ne les connaître que disponibles, à cer- taines heures pales de la nuit, autour d'un verre de bière et où l'on se dit qu'il est bien tard, qu'il est bien tard... »

1 Pierre Bayard, *Demain est écrit*, Minuit, 2005 : 15).

Cette discussion a produit en moi le lieu de certains mystères : l'amour, la femme, le psychisme, la connaissance, l'être.

Elle a aussi inscrit clairement certaines lignes de mon destin

Le vécu de mes amours

Mes perspectives théoriques : fonder par un projet anthropologique général la possibilité d'une compréhension globale du monde

C'est pour cela qu'elle est historique et que je me dois de poursuivre, de traquer ses conséquences, les idées, jusqu'à leur fin ultime... jusqu'à ma mort et au-delà.

## 1 Chacun doit s'efforcer de fouiller sa blessure

La femme porte en elle une blessure physique qui saigne périodiquement, une sage blessure, elle est donc destinée à assumer la première – par principe – cette position espiémythologique.

L'homme est celui qui est destiné à fouiller cette blessure – physiquement et spirituellement pour y trouver une sagesse inconnue. Cette blessure est par essence philosophique et tout philosophe doit ainsi apprendre à filer Sophie. C'est par cette blessure qu'un beau jour il sortit de la nuit pour y trouver le temps et fouiller cette blessure c'est y goûter la sagesse de ses origines.

Le terme blessure doit aussi être entendu spirituellement mais dans une réflexion unifiée : cusacrée, essentiellement : le sexe féminin est la blessure divine, c'est une blessure corporelle qui doit être fouillée spirituellement et on voit bien ici comment le corps féminisé du christ a pu provoquer chez ses adoratrices une propension à la fois

à saigner avec lui et à arrêter le flot continu qui coulait de leur blessure : de cette rencontre est née une vraie image, Véronique dont il nous faut aujourd'hui dénoncer la prétention à l'unicité et lui rendre son caractère simple : juste une image.

Il est plus difficile à l'homme qu'à la femme de fouiller sa blessure car il doit en trouver le lieu, il doit en reconnaître le lieu dans la blessure de sa compagne qui doit, encore et encore, lui donner la vie en lui permettant de s'incorporer sa blessure.

Richard, avec son œil blessé, a reçu le « cadeau » d'une blessure « offerte » par un événement politique qui l'a, en quelque sorte, féminisé.

Il s'agit donc de se féminiser pour pouvoir fouiller sa blessure : la mère pêcheuse et pécheresse... le mythe du roi pêcheur et de la question qui fera se tarir le flux de sang... le mythe du christ est ici repris par l'histoire du Graal et de la quête aventureuse, quête philosophique s'il en est des chevaliers de la table ronde, mais qui ne peut plus être reconnue comme telle aujourd'hui car nous n'avons plus les connaissances. Guenièvre, la dive oie, est aussi l'objet de la quête parce que c'est elle qui présentifie, comme femme éternelle, le Graal où coule le sang de la sage blessure christique... Cette blessure, lorsqu'elle saigne, puis lorsque l'homme, en y pénétrant la fait saigner une seconde fois, marque le début du temps : origine du temps qui ne peut venir que de l'excitation d'un clitoris cosmique d'une « image » féminine originelle :

Guenièvre : C'est que je suis femme Laure , et qu'en devenant femme, on franchit un passage de temps qui ne saurait jamais revenir...

Laure : Montrez-moi vite le fossé que je saute vite, Madame<sup>2</sup>.

C'est la femme qui saute quand l'homme croit la sauter, c'est la femme qui enfante le temps, quand l'homme croit l'inaugurer...

La circoncision, la sage blessure virile, commune à plusieurs religions, permet de donner à l'homme une blessure pour qu'il puisse la fouiller, l'excision inflige à la femme une seconde blessure et condamne l'homme à l'ignorance.

## 2 La psychanalyse cautérise les blessures, les nettoie puis les referme, il s'agit de les retourner.

D'emblée, l'accent est mis sur le côté « réactionnaire » de la psychanalyse, son côté « curé » - curetage et cautérisation – médecin de l'âme.

Avec Nerval et Artaud je dis : laissez-moi ma maladie : ceux qui ne sont pas malades perdent la moitié du monde. Refermer les blessures voilà le danger . Soignez le symptôme et il rejaillit ailleurs.

Aidez nous à fouiller nos blessures, Monsieur/Madame le psychanalyste, mais, de grâce, ne les refermez pas, apprenez-moi à les retourner !

Ce retroussement de la blessure apparaît énigmatique mais il correspond tout-à-fait à un des thèmes favoris des pratiques mythiques souligné à juste titre par Claude Gaignebet, que justement je lis à cette époque, en même

<sup>2</sup> Boris Vian, *Le chevalier de neige*, 60-61, cité dans Pascale Barthélemy et Michel Boccara, *Lancelot ou l'amour mythique : Étude du Chevalier de neige, œuvre méconnue de Boris Vian*, 1990 : 112.

temps que je commence à lire et à analyser l'homme qui rit, en suivant le cours de Jean Maurel à la Sorbonne – Claude enseigne aussi à la Sorbonne et Maurel va d'ailleurs suivre son cours, il nous en parle mais je ne rencontrerais Claude que plus tard, dans les années 80. L'homme qui rit : Gwinplayne, l'homme dont la ouche n'est qu'une blessure et qui consacre sa vie à la fouiller... Le retournement, cela fait des années que je considère le retournement comme l'art fondamental du sorcier. Richard inscrit donc pour l'avenir ce travail sur le retournement. Avant de fouiller sa blessure, il faut la localiser et peut-être faut-il risquer une deuxième question préliminaire : pour quoi une seule blessure ? Si la sage blessure féminine est le modèle fondamental de toute blessure, on conçoit que peuvent s'ouvrir de multiples blessures qui viennent répéter, développer, comme une fugue, cette blessure originelle d'où chacun est issu.

Réécrivons la première et la deuxième proposition : Chacun doit s'efforcer de fouiller ses blessures et de les retourner. La première blessure dont je me souviens est la blessure du sexe de ma mère, qui m'a fait vivre, qui m'a fait connaître au monde. Le mythe de la corde de vie devient ainsi le mythe fondamental de toute connaissance, mythologique, sacrée essentiellement !

Dans la matrice de la mère cosmique, est lovée l'oiseau-serpent de nos origines : en se dépliant, métamorphose du cordon ombilical originel, il donne naissance à deux jumeaux : le zéro, *bakab*<sup>3</sup>, l'être qui manifeste dans son nom même l'essence du retournement de la blessure

<sup>3</sup> *Bakab* 'os fertile de la terre'. *Bak* 'os fertile' est aussi le nom de la mère cosmique, créatrice du 'monde' *kab*, obtenu par retournement de *bak*. *Bakab* est le fils aîné de *Bak*, et il est aussi Vénus, étoile du soir et du matin.

dont va jaillir le monde, et l'infini, qui va devenir le temps, manifestant le déroulement du cordon ombilical, ce point qui en se rendant visible se manifeste comme spirale puis se déroule comme chemin du souffle, voie lactée, chemin de saint Jacques pour parler dans le langage des étrangers barbus venus couper le cordon pour déclencher la violence du temps colonial.

L'analyse du mythe de la corde de vie, *kuxan su'um* en maya yucatèque, se poursuit en moi chaque jour. Car la corde de vie est coupée au commencement du temps et n'en finit pas de saigner : blessure-sage blessure, blessure du sexe de la sage femme, blessure du cordon ombilical qui donne naissance à cet enfant orphelin de son jumeau cosmique, retourné au néant.

La seconde blessure dont je me souviens est donc la coupure de mon cordon ombilical, cordon coupé par un tiers, que l'on se plaît à identifier au père, cet étranger à la connaissance, cet étranger qui doit aider, faciliter la co-naissance.

La troisième blessure dont je me souviens, plus personnelle celle-ci, est la séparation d'avec ma mère et mon père lorsque je fut envoyé en Tunisie, dans l'Afrique blanche de mes ancêtres. Mon cordon ombilical se mit à saigner à nouveau, nouvelle blessure que l'on me proposait pour soigner d'autres blessures : des otites à répétition, ces lésions des oreilles qui m'empêchaient d'entendre et de jouir du monde autour de moi : déjà, pour me défendre de l'intrusion paternelle, je devenais sourd : pour réapprendre à entendre, on me sépara de mon père et de ma mère, j'appris l'écoute sans éprouver le besoin de la parole : des sons dont on devinait le sens me tenaient lieu de mots.

### 3 Il y a le creux : en plongeant les doigts dans le creux, on fait revenir le fond à la surface et de la béance, on constitue une nouvelle enveloppe.

Le creux : la connaissance commence d'abord par un creux : on ne peut remplir, proposer un contenu, que s'il y a un creux et si le creux demeure. Voilà pourquoi les premières écritures son en creux, glyphées dans l'argile, la pierre, le bois et l'écorce sont de figuier.

Plonger dans le creux, c'est l'acte physique du plongeur dans la vague océane, cette image de la matrice originelle que seul le cœur humain surpasse en profondeur, mais il se dessine aussi dans l'acte dialectique de faire revenir le fond à la surface, lame de fond, une relation fond-forme que je ne découvrirai que plus tard à travers un texte de Victor Hugo, dont je ne connais plus l'origine : la forme c'est le fond qui remonte à la surface, et cette forme se manifeste comme une enveloppe, image de « l'âme » et du genou dans la langue maya : *pix/pixan*. Bien que le terme « âme » puisse apparaître comme trop partial pour parler de l'animal humain.

Trois ans plus tard, dans *la notion de Gai savoir*, j'écris : « la vérité de la surface, vérité fugitive et surprenante, c'est qu'elle est le fond ».

Constituer une nouvelle enveloppe, se forger une nouvelle âme à partir de ce travail de fond, de cette plongée dans les profondeurs. Nous ne sommes pas encore sortis de la fatalité historique du travail comme nous le constaterons dans les autres propositions.

### 4 Le psychisme est formé de couches de plus en plus profondes : le père, la mère puis la femme et enfin le rapport entre la femme et l'enfant.

La psyché, comme le cosmos, est formée de couches : ce psycho-cosmos, structuré en couches, est aussi celui découvert par les Mayas. Il faut bien maintenir ce double équilibre.

Le travail du chercheur est alors d'aller explorer ces couches de plus en plus profondément.

Nous pouvons formuler cette structuration en couches en termes de topologie : topo cosmologie et topo psychologie : quelles structures sont à l'origine du cosmos, comment étendre cela, logiquement et/ou analogiquement à la psyché ? Le retournement doit aussi faire partie de cette typologie . le psycho-cosmos se retourne dans les profondeurs et se rétracte : le nombre de couches est diminué et celles-ci s'amalgament entre elles – exactement comme on amalgame le s couches du pain cosmique maya lors des repas sacrificiels.

Ces couches profondes le psychologue les repère dans l'organisation « familiale », c'est-à-dire l'organisation qui rend possible la vie humaine :

Un premier couple homme/femme ayant un enfant peuvent devenir père et mère – suivant les modèles père et mère à l'origine ou bien d'abord mère, puis père/mère avec l'invention du père. S'il s'avère vérifié que le père est une invention récente, alors le père est la couche la plus superficielle.

Un second couple est constitué par un enfant et sa mère – l'enfant et la femme – qui vient s'opposer au premier couple –la durée de ce premier couple peut être éphémère.

Après cette couche de la relation femme/enfant, il peut y avoir retournement, remontée du fond vers la surface pour constituer de nouvelles couches.

La couche suivante est celle de l'enfant et l'homme – et, lorsque cet homme est/devient père, ils constituent avec la mère une triade, expression développée de ce signe triangulaire qui apparaît un peu partout il y a déjà une vingtaine de milliers d'années et qui se différencie suivant les cultures (lettre delta du premier alphabet grec, marque de vulve devenue sabot de cheval, pierre triangulaire ...). Lorsque le père apparaît, il devient aussi le second enfant de la mère, fragmentant encore le psychisme.

### 5 Quel est le lien entre celui qui engendre et son engendrement, la mère et l'enfant, le producteur et sa production, le leader révolutionnaire et son parti ?

A partir de cette cinquième proposition, nous étendons le modèle des couches au politique : la relation amoureuse de l'homme/père et de la femme/mère puis de la mère et de l'enfant qui donne naissance à un nouveau père qui viendra avec le premier qui fonde le politique. Nous sommes en 1974 et l'élan de 1968 n'est pas encore perdu : nous nous sommes lancés dans une histoire qui prolonge cet élan, qui est déjà en train de trouver des forces nouvelles mais qui ne sait pas que les politiques vont le trahir – ou qui le sait trop bien ? De ce point de vue, je suis encore dans l'illusion révolutionnaire, Richard aussi sans doute, même si ce n'est pas la même.

Mais c'est bien ce lien « familial » du leader à son peuple – le petit père des peuples – qu'il s'agit de dénoncer

car il ne s'appuie pas sur le lien mère-enfant. Le leader révolutionnaire n'est pas l'enfant de la mère, même s'il a une mère, s'il a eut une mère et qu'il n'est pas devenu le frère jumeau de son enfant, né en même temps que lui de la même mère.

De même le producteur est aliéné par sa production : s'il n'est pas la « mère » des objets qu'il produit, s'il ne travaille pas sa blessure comme une sage blessure, s'il n'a pas opéré le retournement du travail en poétique, en action-crétion pure, « *suhuy* », s'il n'est pas un *h-men*, un faiseur, un poète .. et s'il n'a pas atteint pour la retourner la couche la plus profonde du psycho-cosmos qui permet de créer vraiment.

## 6 Jésus ou saint Pierre, pas d'autre possibilité ?

Plongée dans notre histoire sociale – religieuse et politique : le catholicisme apparaissant ici comme paradigme de modèles politiques et éthiques. Il faut bien sûr répondre : il y a d'autres possibilités... mais en même temps le danger qui nous menace c'est bien la judaïsation/christianisation de tout l'univers visible : l'Islam étant ici, religion du livre, une variante issue de ce noyau fondamental.

Jésus est apparemment opposé à saint Pierre : la victime sacrificielle au fondateur d'église, qui est aussi gardien du paradis.

Saint Pierre est cette pierre fondatrice qui a oublié qu'elle est d'abord pierre triangulaire et que c'est la mère qui offre son corps à la fragmentation : jésus comme Pierre ont d'abord été femmes.

Pierre le bâtisseur a donc en lui Pierrette la mère, Mélusine, la mère profonde qui lui donna naissance.

La pierre est notre premier ancêtre visible... et derrière la pierre ou plutôt avant la pierre il y a quoi ? Avant la fragmentation en couches, qu'y a-t-il ? Il y a eu d'abord le souffle, l'esprit, le *ik'* disent les mayas, masse gazeuse qui se cristallisa mais à quoi retourne tout être qui quitte son enveloppe : d'abord poussière puis souffle. Cet *ik'* ou énergie cosmique fondamentale, peut-il être identifié à Jésus : Jésus nawal/way cosmique, personnification de cette énergie vitale ancestrale. On aurait bien alors l'alternance *ik'/tok* – vent/pierre – qui donne naissance

aux tun/naux cycles des pierres années. En maya *tok* désigne la pierre dure, dont on peut tirer le feu, et *tun* la pierre précieuse, qui devient pierre levée et marque les années : d'où son double sens pierre et année, pierrannée. Jésus serait le psycho-cosmos qui fragmente/constitue chaque être en couches spatio-temporelles.

Le calendrier est au temps ce que la fragmentation en couches est à l'espace : douze couches (zodiaque européen) / douze mois, treize couches (zodiaque maya) / treize mois...



## 7 Ces pantins du Moyen âge qui servaient au chevalier à apprendre à parer les coups.

## 8 Ou comment ce qu'on a engendré nous revient dans la gueule

7 et 8 sont des propositions liées même si elles peuvent se commenter séparément.

Nous continuons notre parcours de l'histoire judéo-chrétienne et nous arrivons à un autre moment clef : le Moyen Âge et la chevalerie, animée par la quête du saint Graal, le vase qui contient le sang menstruel du Christ-monde, et de la blessure d'où doit saigner la réponse.

Un pantin est une création humaine que l'on anime et qui nous sert à mieux nous connaître, à mieux nous (re)créer par le jeu. C'est la fonction essentielle de tout pantin : être « celui dont la vie est offerte », alouche, poupée...

Alors le pantin fabriqué par le poète/chamane/faiseur sert à éprouver ce modèle de construction de la personne dans le duel : la joute qui reprend la forme animale des joutes des mâles pour la femelle. L'homme dépourvu de cornes, de défenses, de crocs se forge des armes de pierre puis de fer : lances, épée... bonnes à ouvrir des blessures, à les fouiller.

Le pantin est celui qui renvoie le coup sur celui qui l'a porté : il est le support de l'identification projective. Ce qu'on a engendré, le pantin, l'alouche, s'empare de notre identité projetée, s'anime et vient nous « hanter », nous « travailler », nous « fouiller ».

Nous l'avons créé pour fouiller notre blessure mais nous ne le savons pas encore. Le XXI<sup>e</sup> siècle est peut-être le siècle de cette prise de conscience... à quel prix ?

## 9 La conscience de notre béance produit un être, cet être revient nous fouiller.

Généralisation des propositions 7 et 8.

Il faudrait plutôt dire que la conscience enrichit la création mais que celle-ci est essentiellement un acte qui précède la conscience, « instinctif ». L'être produit par la conscience de notre béance est un être neuf, qui vient se construire sur les fondations d'un être ancien produit du dynamisme instinctuel, inconscient. Cette part de la béance dont on a conscience n'est qu'un aspect très partiel, probablement le plus apparent, le plus superficiel et le moins important. Nous sommes loin d'avoir encore atteint les couches profondes mais celles-ci peuvent agir en nous et produire des réalités qui nous dépassent.

Cet être – spirituel ou charnel – souvent spirituel et charnel – notre enfant ou notre amour, notre œuvre aussi, revient nous fouiller : il faut accepter qu'il nous fouille, en bon archéologue ... tous... sans exception.

## 10 La révolution doit avoir plusieurs centres qui fonctionnent comme des portes entrebâillées

La révolution terme insuffisant, issu de la mystique du XX<sup>e</sup> siècle – et au-delà de l'âge bourgeois : révolution anglaise – américaine – française qui préfigurent les révolutions du XX<sup>e</sup> siècle.

Tout le processus développé avec les neuf propositions infirme celui d'une réalisation : il s'agit beaucoup plus d'un retournement lié à une plongée à travers les couches successives du psychocosmos qui permet de revenir à la surface. Un retournement qui permet d'inverser le ciel et la terre, de faire la critique du ciel par la terre et de la terre par le ciel.

Plusieurs centres : chaque centre se comporte comme s'il était unique, de cela souffre le mouvement politique – si l'on peut donner au mot « révolution » ce sens – et d'abord, il faudrait comprendre que le politique n'est pas un centre unique. Bataille – c'était en 38 ou 39, dans l'Europe lourde du fascisme et des crimes déjà là – en avait identifié trois, centres et aliénés, centres parce qu'aliénés, aliénés parce qu'ils se pensent comme « centres » : l'art, la science, le politique... mais il y en a d'autres... dans notre jeu de cartes de tarot sociologique, nous en avons donné 22... et à ces 22 nous pourrions en ajouter d'autres.

La révolution : jeu de cartes d'un e rêverie qui joue à travers les couches du psychocosmos : chaque carte ou arcane manifeste une de ces couches.

### Arcane 2, Mythologie

Pendant longtemps la mythologie a été considérée comme l'étude de la parole fautive par excellence : un mythe c'est une histoire à laquelle on peut croire mais une histoire trompeuse et en aucun cas une histoire vraie. Or notre propos est de prendre la mythologie au sérieux et de considérer les mythes, comme le faisaient les Grecs du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, comme des **paroles** vraies. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Tout d'abord, il faut rectifier la conception dominante du mythe qui considère celui-ci comme une histoire. Le mythe n'est pas une histoire, il est d'abord un vécu dont on peut donner ensuite un récit qui ne fait que représenter le vécu. En ce sens il est une histoire vraie mais, bien sûr, il doit être interprété. Si l'on veut un point de comparaison, on dira que la différence entre le mythe et le récit mythique est analogue à celle qui existe entre le rêve et le récit de rêve. Le rêve peut d'ailleurs être considéré comme une variété de vécu mythique.

La deuxième question que l'on peut se poser c'est : qu'est-ce qu'un mythe moderne ? Quels sont les mythes que nous vivons aujourd'hui et quelle influence ont-ils sur les rapports sociaux ?

### Arcane 3, Sociologie

La sociologie, si elle veut surmonter les obstacles auxquels elle se heurte et qui touchent essentiellement à la coupure sociale et culturelle entre les gens étudiés et ceux qui les étudient, doit renouveler ses méthodes et ses objets. Trop souvent, il y a un sujet supposé savoir (le sociologue) et un sujet supposé ne pas savoir (la personne étudiée par le sociologue).

Dire que la sociologie doit se faire non plus sur mais avec ceux qu'elle étudie est essentiel mais ne suffit pas. Il faut aujourd'hui proposer des projets qui peuvent réunir ensemble des gens appartenant à des horizons et des milieux sociaux très divers. Une proposition comme celle-ci reste utopique – et elle le reste même quand elle trouve un commencement de réalisation – car elle se heurte à ce qui fonde la sociologie comme discipline scientifique et les sociologues comme membres d'une société savante. La sociologie doit trouver une place non seulement au cœur des sociétés mais aussi au cœur du vivant car la vie est aussi un objet d'analyse sociale et pas seulement un objet d'analyse chimique ou biologique. Au delà de la construction simplificatrice d'une sociobiologie, construisons une sociologie de la vie qui s'inscrit au centre du projet humain : une vie qui ne se sépare pas de la réflexion sur ses conditions d'existence

### Arcane 7, Art

(définition, dép(1)assement, rapport au rêve...)

Pour les Australiens, le rêve est la preuve de la réalité des choses. En effet, à l'origine les ancêtres ont rêvé le monde puis en se réveillant l'ont fait exister en le dansant. Ce monde est leur rêve, il en est l'expression, en ce sens il peut être considéré

comme une œuvre d'art. On voit comment cette conception totale de l'art vient critiquer notre propre conception : chez nous l'art n'est pas assez central. Ramener l'art au centre de la société c'est cependant poser la question de son dépassement en tant qu'art. En effet un art qui serait au fondement de la société serait-il encore un art, au sens occidental du terme ? Ne faudrait-il pas alors parler d'un art de vivre : vivre sa vie deviendrait la seule et unique œuvre d'art possible.

On peut poser la question de l'art d'une autre manière : à quel moment peut-on parler d'art ? Au fondement de l'art, on trouve l'expression, l'homme ne peut se poser de questions qu'en s'exprimant. Cependant toute expression est-elle un art ?

Développer l'art au centre de la société, ce peut être aussi renverser complètement les priorités en matière sociale et culturelle : un des exemples les plus intéressants de ces dernières années est l'œuvre de la ville de Bogota en Colombie : le maire s'est fait élire avec un programme comprenant un point essentiel pour lutter contre la délinquance : consacrer 12% au budget culturel. Il a ainsi employé des animateurs culturels à des postes de régulation et d'action sociale : ainsi des clowns faisaient la circulation aux carrefours, animaient les gares et les lieux publics, répondaient aux questions des usagers...

### Arcane 12, Politique

Le politique est à la fois déterminant et déterminé ; une action a un sens politique dans la mesure où elle a une incidence sur la manière dont la société est organisée, sur la façon dont se prennent les décisions.

La notion de citoyenneté pose aujourd'hui la question de la place de l'individu dans son groupe social. Elle a un sens essentiellement politique, pourtant le politique intéresse de moins en moins la société.

La notion de représentation est dans le domaine politique l'exact correspondant de ce qu'elle est dans le domaine

de l'art. L'œuvre d'art est unique, de même la démocratie directe repose sur l'expression de chaque citoyen. Peut-il y avoir une véritable démocratie fondée sur la représentation ?

Toute représentation est un abus de pouvoir, qu'elle soit politique ou artistique. La parole de l'autre, du citoyen, est d'emblée jugée comme subversive. Dans la société civile, le contrôle de la parole publique, notamment par l'utilisation du « direct » à la télévision, contribue au renforcement de la censure.

Donner la parole, sans s'arroger le droit de la représenter, de l'inscrire dans un courant, même progressiste, n'est-ce pas d'emblée un acte politique ?

### Arcane 17, **Le gai savoir**

Maintenir ensemble la vie et la connaissance alors que justement l'une et l'autre tendent à s'exclure, formulation que la notion de Gai savoir exprime le mieux. Gai et Savoir sont deux termes fondamentalement contradictoires qui transposent l'ambivalence vie/mort dans le domaine de la connaissance. La connaissance est un travail de mort et il n'y a qu'une seule manière de le stopper : le rire qui l'éclate et le fragmente.

L'avenir du savoir est dans la gaîté, dans un certain détachement vis à vis de son objet qui n'exclue pas d'avoir, aussi, une attitude passionnée. Le jeu est la forme essentielle du savoir.

Comme des portes entrebâillées : je connais gens de toutes sortes, leurs yeux sont des feux mal éteints, leurs cœurs battent comme leur portes...

La clef de « comme » est inutile, il faudrait donc écrire : ces centres sont des portes entrebâillées... lorsque ces portes s'entrouvrent, le temps d'un sein à travers une chemise, fraction de seconde pour laisser passer l'éternité, ils se dissolvent comme centres et deviennent des points : un point c'est tout.

Une porte entrebâillée n'est ni ouverte ni fermée, s'oppose donc au lemme de la raison qui dit qu' « il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ».

### **11 La horde : image : de la blessure déborde tout le processus culturel**

Que vient faire le premier terme : la horde ? Renvoyer au mythe freudien de Totem et tabou ?

Indiquer que l'homme n'est pas encore sorti de la formation sociale de horde avec son meneur et ses moutons-loups ? Ce qui est vrai pour l'individu, son « karma » personnel, l'est aussi de la société, au sens où toute société est une culture : « chacun doit s'efforcer de fouiller sa blessure ». De la blessure déborde – deb horde : sortent hordes – car elle est trop pleine et ne peut contenir le vide : elle se vide ange donc pour rester vide et se vivre comme creuse, pleines des contenus à venir la fouiller.

Ce débordement inconscient des hordes primitives prélude à la liberté

Débordement de tous les sens

Débordement dans tous les sens

### **12 Le chasseur, l'homme, s'est élevé à dominer tous les animaux, à prévoir leur réaction le lièvre coupe à droite, le chasseur lui coupe la route mais lorsque le chasseur tombe sur la piste d'un autre chasseur...**

Le chasseur chassé est un des principes que j'ai trouvé aux origines du vécu mythique en pays maya, mais il a probablement une portée générale.

Ce schème mythique (schème au sens de « pattern ») qui ancre le vécu mythique aux origines du social [ce n'est pas seulement une métaphore comme les sémioticiens et autres structuralistes se l'imaginent] **amorce** la démarche anthropomythologique (voir proposition 50 pour des développements sur l'extension de la notion d'anthropologie en anthropomythologie).

L'homme s'est élevé – au double sens d'éduquer et de montée vers le ciel.

La démarche éducative – conduction hors de soi – doit être complétée par une démarche inductive de conduction en soi : fouiller sa blessure. Cette relation entre induction et éducation renvoie à la double critique du ciel par la terre et de la terre par le ciel.

Le lièvre est un des animaux les plus habiles dans son milieu. En témoigne le très riche folklore du lièvre en Afrique, et de manière plus souterraine en Europe – le lièvre de mai remplacé par le lièvre de Jean de La fontaine : comme l'âne, cet animal aux grandes oreilles est passé d'un extrême à l'autre dans notre symbolique. Il est donc bien propre à élever et à éduquer l'homme dans sa fonction de chasseur.

Mais quel est cet autre chasseur qui coupe la route de l'homme ?

J'ai donné la réponse au début tout chasseur est à terme chassé ? la mort est le chasseur ultime – comme dans le jeu du loup garou. Nous, peuple d'agriculteurs, l'appelons la grande faucheuse mais on devrait se souvenir qu'elle est d'abord Diane, la grande chasserresse.

### **13 Le combat au corps à corps : rituel et appel de la mort**

Ce combat mime celui des grands mammifères : lutte des cerfs pour la chevalerie médiévale ; combat de coqs pour les paysans celtiques puis français, combats d'éléphants pour les chasseurs pygmées... Combien d'animaux construisent leurs vies, et leurs amours, en recherchant de tels combats.

« Tout cerf est par nature, un peu chevalier. Les mortels combats du rut sont, n'en déplaise aux tenants d'un amour courtois désincarné, des tournois. » (J-D. Lajoux et C. Gaignebet, p. 97).

Ces combats sont rituels : ce sont des pratiques mythiques fondamentales politiques, artistiques et pulsionnelles. Ils servent à fonder l'amour et à le relier à la mort.

Aujourd'hui ces combats dégénèrent en tueries où l'agresseur ne laisse plus une chance à l'agressé mais, conformément à la loi du chasseur chassé, n'est pas à l'abri de voir lui revenir dans la gueule l'arme qu'il a envoyé. L'arc de la vie (bios) est un boomerang : je le montrerai plus tard dans un exposé critique sur le séminaire de Lacan sur le transfert.

### **14 Se représenter sa propre mort ou la peur du meurtre**

Je ne suis pas sûr de bien comprendre. C'est dans la mesure où on est capable de se représenter sa propre mort dans la mort de l'autre que l'on a peur, réellement peur, de tuer l'autre.

Ou alors l'appel de la mort fort qu'on l'appelle pour soi et pour les autres, pour soi dans l'autre.

C'est de cette manière qu'ont résonné en moi les textes de Vernon Sullivan : de J'irai cracher sur vos tombes à les chiens, le désir et la mort... Vernon alias Boris qui connaissait aussi les pièges de l'amour mythique et des chevaliers cerfs qu'il a chanté dans son opéra Lancelot et que nous étudierons avec Pascale à l'aube de notre amour (voir Lancelot ou l'amour mythique, Pascale Barthélemy et Michel Boccara).

### 15 Soit la peur et le blindage Soit l'appel de la mort, le suicide Ou aller au delà de sa propre mort

Les deux premiers vers confirment mon commentaire de la proposition 14. Reste à analyser le troisième : aller au delà de sa propre mort, c'est-à-dire construire cet au-delà mais sans tomber dans le piège de la religion monothéiste, c'est-à-dire le piège de la survie individuelle. Comment pourrait survivre un être inexistant : il n'y a pas d'individus, il n'y a que des individus ! Ce que nous voulons c'est vivre, jamais survivre : pour vivre après la mort, il faut refuser de survivre. La notion de survivance est aujourd'hui à la mode, avec notamment Aby Warburg, Didi Huberman, Fedida, pour citer trois auteurs qui utilisent cette notion, mais le préfixe « sur » sent son curé : remplaçons le pape André par un pape gai : subvertissons tous les sur : surhomme, sur-réaliste et survivant...

### 16 La civilisation de l'électronique et l'homme émotionnel

Nous entendons – Richard, Anne-Marie et moi – un nouveau thème qui va devenir celui de la civilisation de l'électronique, civilisation qui débutait encore à l'époque mais dans laquelle nous sommes entrés de plein pied aujourd'hui., et l'enjeu de la vie, dans cette nouvelle civilisation, ce sont les émotions – Freud les appelle « trieb », pulsion.

L'homme émotionnel est le fondement des autres hommes, je dirai plus tard l'homme jouant, avec Huitzinga, *Homo ludens*. C'est dans la mesure où l'homme joue, joue, joue sa vie sans cesse qu'il s'appuie sur ses émotions pour connaître.

### 17 Le plus bel acte d'amour : laisser filer ce que l'on a fait parvenir à maturité. L'acte de fuite (de robinet) laisser fuir

La force du cerf est dans la fuite... Laisser fuir c'est donner à l'autre la possibilité d'être cerf et non serf. Se dévoile ici une des qualités de ce texte : son rapport avec un texte de rêve : chaque proposition entre en résonance avec une autre proposition indépendamment de son ordre d'énonciation : une proposition n'est jamais jetée sans écho, de même elle peut anticiper ses prémices. En témoignent les 900 propositions de Pic de la Mirandole, que, au moment d'écrire ces mots, je viens d'acquérir. Laisser filer... ne pas garder « captif », cela s'adresse d'abord aux enfants. En effet l'amour entre deux vivants doit être sans hiérarchie : il faut accepter que l'autre nous échappe – s'échappe – en raison même des raisons de



L'Arcane 17, arcane de l'étoile est celui du déconditionnement de la terre et du ciel au profit des influences naturelles (Carteret), la mise en œuvre de la double critique du ciel par la terre et de la terre par le ciel. Dans l'étoile, nous dit Jean Carteret, la révolution va se dépasser par la poésie qui est la jouissance de la chute devenue la grâce. J'ai toujours des difficultés à désigner par un mot, fut-il celui de poète, une essence aussi difficile à saisir que celle de la liberté : c'est un peu comme le tao il vaut mieux ne pas la nommer et lui laisser ce nom d'arcane 17 ou d'étoile car il y a des millions d'étoiles, une infinité d'étoiles, dont nous ne connaissons jamais le nom.

cet amour. Ce que je vis avec Cyril en ce moment est anticipé dans ce texte (voir proposition 28) et vérifie cette proposition 17 : l'arcane 17, la plus belle où la femme ineffable laisse filer l'eau de ses cruches... la laisse fuir. Le robinet est aussi humoristique et indique qu'il s'agit encore de l'eau... l'eau de nos amours...

### 18 L'affirmation de l'individu passe par l'expérimentation et la résolution de la relation avec la femme [il vaudrait mieux écrire avec l'autre sexe pour garder à cette proposition un caractère de validité général], le couple comme facteur essentiel de connaissance

La femme doit apprendre de sa relation avec l'homme plutôt que de se plier à la volonté épistémique de l'homme : je veux tout connaître de toi, je veux connaître à travers toi – ainsi Aragon d'Elsa. Chacun, homme ou femme, doit aussi dire à son amie : je souhaite que tu connaisses à

travers moi, je suis un corps-esprit ouvert pour ta connaissance. Ce qui permet de critiquer la proposition suivante.

### 19 La femme, couche profonde de la blessure

La femme n'est couche profonde de la blessure de l'homme que parce que l'homme refuse de descendre au fond. C'est de cette proposition 19 dont je suis parti pour écrire mon essai sur la notion de gai savoir en 1976 mais il est temps aujourd'hui de descendre moi aussi au fond pour devenir cette couche profonde que tu pourras fouiller et retrouver, toi « ma femme ». (Je note la date de la fin de l'écriture des commentaires de ces 20 premières propositions : 21 juin 2003, à 13 h 30)

### 20 Autonomie jusqu'à ce que la question de l'autonomie ne se pose plus

Autonomie : celui qui définit lui-même ses normes. Cette proposition me paraît non seulement utopique mais hégélienne : il n'y a pas et il ne peut y avoir de fin de l'histoire, seuls les êtres ont une fin pas les processus, et dans la mesure où, tout être est aussi un processus, lui non plus n'a pas de fin... Il est possible que disparaissent aussi tous les êtres d'une même classe, mais, même alors, il y a des passages d'une classe à l'autre, ce que la pensée mythique appelle les métamorphoses et qui sont l'essence même de l'être. Ainsi on peut parler de la fin des dinosaures, mais ils continuent de vivre en nous : par exemple dans nos reconstructions scientifiques et fictionnelles (Jurassique Parc) et dans l'hypothèse d'un dinosaure bipède qui aurait



déjà commencé à explorer les chemins de notre pensée il y a soixante millions d'années.

Donc la définition des normes est un processus continu. Maintenant on peut accepter une définition plus restreinte : que chacun soit en position de définir ses propres normes, l'autonomie passe aujourd'hui par l'autonomie politique et culturelle, il est difficile à la fois de lutter contre la dépendance et de demander que l'État intervienne davantage, ou alors il faut envisager de redéfinir l'État de manière autonome : l'État c'est nous dans la mesure où nous contribuons aux richesses de l'État. Toute personne qui « travaille » participe aux richesses produites par l'État. On peut aussi se dire que si nous posons la question de l'autonomie c'est bien parce que nous ne le sommes pas. La question de l'autonomie devient celle de l'intégration, de la décentralisation et donc de « l'autonomie » des régions, c'est-à-dire d'unités plus petite définies à la fois géographiquement et culturellement . En même temps que l'on « produit » des unités décentralisées, on transfère en aveugle de plus en plus de pouvoir à des institutions transnationales : les commissions européennes, l'OMC...

### **21 Si un cm<sup>3</sup> de matière pèse des millions de tonnes, alors on peut concevoir que dans un gène, il y a le trajet de 500 générations**

La question de l'infiniment grand et de l'infiniment petit est ici posée du point de vue des influences relatives et de la relation entre apparence (surface) et fond : ce qui est tout petit (c'est-à-dire qui nous apparaît tout petit dans notre relation à notre corps) peut avoir une influence considérable à la fois dans l'espace (matière) et dans le temps (gène).

Anticipation de la révolution génétique.

Formulation « scientifique » de la mémoire du monde : 500 générations c'est 10 000 ans. Ajoutons un zéro et nous trouverons peut-être notre ancêtre commun : le petit groupe d'homme dont nous sommes issus.

### **22 Tous les efforts de l'impérialisme tendent à éliminer la sensation de l'homme à fabriquer la vie [la sensation que l'homme éprouve à fabriquer la vie] l'idée folle serait que cette vie se mette à sentir [cette vie fabriquée sans sensations]**

L'impérialisme est identifié comme le dominateur de la technologie qui s'exprime dans la mise en place de la civilisation électronique (proposition 16). L'émotion est par essence « révolutionnaire », c'est-à-dire ce qui permet de traverser ; les multiples couches de la psyché et de les retourner.

Mais pourquoi l'impérialisme veut-il éliminer l'émotion ? Est-ce un effet ou un des efforts de l'impérialisme ? pour autant que nous pouvons « lui » attribuer une volonté.

Construire un monde qui échappe aux critères de l'émotion, donner à tout le statut de production, donc étendre le statut de produit à toute chose, à tout être vivant, pour qu'elle/il puisse être vendu « sans état d'âme ». Et faire commerce des émotions, comme du reste.

Mais si les choses que nous fabriquons se mettent à sentir alors, c'en est fini de ce fantasme : l'homme peut bien disparaître, le robot sentant le remplacera et fera la « révolution » à sa place... Demain, les robots...

### **23 Lorsque profondément l'on ressent une émotion, l'émotion indicible, alors la vérité sans doute aucun est là.**

A nouveau, l'émotion, cette blessure de l'homme. Le primat de l'émotionnel émerge comme un des thèmes essentiels de cette discussion.

L'émotion est par essence inclassable car elle est d'abord ce qui fonde les mots : cela ne veut pas dire que toute émotion est indicible mais que son essence est indicible. Quand à la vérité, comme pour la révolution, il s'agit d'un concept qui a vieilli d'un concept que les Grecs ont voulu nous léguer comme fatal amis qui doit être remis en cause avec quelques autres, comme le concept de totalité par exemple...

De manière non abstraite, on peut dire que l'émotion est « vraie » puisqu'elle ne doute pas : elle est absolument... elle est donc – dans ce sens – en deçà du vrai et du faux, hors logique.

### **24 Aussi bien l'acte d'amour est fuite essentielle de ce qu'on a laissé mûrir vers l'ailleurs et le désir ardent que cette fuite se produise.**

La liaison entre fuite et amour a déjà été notée à plusieurs reprises et notamment dans la relation au cerf et à l'eau (proposition et arcane 17). On peut considérer d'ailleurs la proposition 24 comme une reprise élargie de la 17.n LA fuite est ici positive – comme peut l'être aussi, la chute – Il s'agit non seulement du bouleversement/renversement (umwertung) de la notion mais aussi de son « envers » qui échappe au dualisme (bon-mauvais).

Fuir c'est donc laisser partir hors de soi, puisqu'il y a trop plein, pression intolérable, élan nécessaire...

Ne pas fuir c'est se mettre en danger.

Fuir implique donc une distinction entre interne et externe, et le dépassement de cette distinction.

Désirer ardemment que la fuite se produise c'est désirer se répandre hors de soi pour que cet hors de soi, dans une fuite éperdue et incontrôlée, devienne aussi en soi.

### **25 La femme cette couche profonde de ma blessure [je parle ici comme homme] pourquoi je ne peux connaître sans l'amour, c'est-à-dire sans l'expérimentation de cette relation : de l'être au principe de sa génération.**

Cette proposition doit aussi être valable pour une femme, et je pourrais l'énoncer comme femme. Mais il faut y ajouter, ce correctif nietzschéen : il y a différents sens au mot amour.

IL y a notamment l'amour pour nos enfants, mais, mai mon joli mai, il est vrai que pour aimer ses enfants, il faut déjà les avoir conçus dans un acte d'amour.

On ne peut naître sans amour. Je veux dire que, de toute manière, il y a un acte d'amour, même s'il est insu. Comme on ne peut co-naître sans amour car co-naître c'est renaître ensemble : la connaissance se nourrit d'une coessence.

Ce qui m'a fait naître, c'est l'amour et pour renaître et reconnaître, je dois aimer toujours et sans relâche.

L'amour est-il une invention récente, liée au capitalisme, comme le suggère Alexandra Kolontaï, ou bien est-il constitutif du projet humain en tant qu'il s'inscrit dans

un co-naître ? Ce qui, peut-être/sans doute, est d'invention récente c'est l'amour exclusif entre un homme et une femme corollaire de la constitution d'une famille. Dans sa bataille pour la connaissance, Georges Bataille fonde aussi cette co-naissance dans l'amour et il n'y a d'amour que charnel car il n'y a d'amour que spirituel.

## 26 Le projet révolutionnaire : les amants

Il nous faut toujours redéfinir la « révolution », au sens du retournement/bouleversement des couches psychiques que j'évoquais dans mon commentaire de la proposition 22.

C'est la révolution permanente : s'amer/être aimé, c'est sans cesse se retourner et retourner sur ses pas... C'est un développement de cet éternel retour plus fort que le principe de plaisir et qui fonde le principe de plaisir : la pulsion de répétition avant la pulsion de mort et fondant le désir de jouir des amants : amants, faites vous de plus en plus jouir (voir commentaire de la proposition 59).

## 27 Remonter vers sa naissance : ici commence le compte à rebours. Renaître au-delà de l'amour/la mort. Savoir à quel âge je dois naître pour avoir le même âge que mon fils.

Cette proposition confirme le commentaire de la précédente : à savoir cette remontée aux origines... de « tout » comme ce philosophe (Ladislav Klíma) dont Jean-Louis m'a passé hier le tome 2 et dont le premier tome s'appelle « tout » (hier : dimanche 30 juillet, il y a dix jours, lorsque je saisis ces lignes) ... c'est-à-dire que s'il n'y a pas d'énergie ;

le désir de remonter aux origines appelle le néant, le néant en tant qu'inexistant qui est le seul néant (devenu) pensable. Éternel retour, pulsion de mort, pulsion de vie, pulsion sexuelle ou érotique, autant de mises en forme de cet amour à mort à odeur de mère : le temps a l'odeur de la mère. Nous sommes à la fois dans le fantasme (celui d'Artaud par exemple qui souhaite remonter avant sa naissance dans le sexe de sa mère) et dans l'élaboration la plus fine et la plus théorique (Au delà du principe de plaisir (Freud), Thalassa ou les origines de la vie sexuelle (Ferenczy), Histoire de l'érotisme, L'érotisme (Bataille)...)

## 28 Je naîtrais en 1984 un 26 mars [comme je le note ensuite : nous sommes très proche de la conception de Cyril]

Demain est écrit ...

Date prémonitoire qui annonce l'année de la conception de Cyril et aussi le jour de la naissance de Chloé (un 25 mars, si ma mémoire est bonne) que je viens de rencontrer. 1984 c'est aussi la date choisie par Orwell pour écrire son « meilleur des mondes », c'est-à-dire le fantasme cauchemardesque d'un monde sans avenir, sans renaissance.

## 29 Un projet anthropologique total. À l'ère électronique où l'on parcourt des milliers de ... (mot illisible) en une fraction de seconde saisir dans les processus anciens ce qui nous mène à notre être

Comme individu et révolution, total est un mot que j'ai commencé à rayer de mon vocabulaire en le faisant

figurer dans mon livre Artototal avec une écriture différente permettant d'éviter l'homonymie avec le totalitarisme pétrolier.

Cependant, en commençant à lire Ladislav Klíma, je me dit qu'une utilisation « renversée » de ce terme est possible, à considérer ce « tout » comme le n'importe quoi, de la succession de torche cul essayés par Gargantua à l'inventaire de Prévert.

« Tout est absurdum, tout est vérité, on peut échafauder un nouvel univers matériel sur n'importe quelle prémisse, tout est acte, tout est force » (Lettre 104, p. 222).

Anthropologie est aussi un terme que depuis quelques temps, je ne considère que comme partiel et proche d'anthropocentrique, car il ignore les métamorphoses et les correspondances de l'homme à l'animal, à la plante, à la pierre...

Mais ces réserves faites, on peut trouver dans cette « anthropologie totale » à la fois un écho de Marcel Mauss et de Georges Bataille, que j'avais déjà commencé à lire, au moins le bleu du ciel que j'ai lu très jeune... et de mon auto-sociologie à venir.

L'évocation de la vitesse des modes de communication actuels est bien anticipée, liée aussi à mes études contemporaines (1972 et 1973) en informatique avec cette mention informatique au DUEL assez frustrante que mon père l'avait obligé à suivre et qui m'a permis de fréquenter les ordinateurs géants de l'époque, les programmes écrits sur cartes perforées, et de me donner une idée des réseaux actuels en écoutant les pompeux, mais néanmoins intelligents, propos de mon prof de l'époque, paralytique, pervers et hypercérébral.

## 30 Il s'agit ni plus ni moins de saisir l'arc immense qui sous-tend l'homme à partir du moment où il sort de la bête jusqu'au moment où il tient le monde dans ses mains

J'ai l'air dans cette proposition d'ignorer que l'homme est aussi une bête et que cette bêtise qu'il perfectionne lui permet d'avoir des idées. Tenir le monde dans ses mains est aussi formule bien progressiste et présomptueuse sauf, encore une fois, à concevoir le monde comme le battement d'ailes d'un papillon : alors le moindre caillou contient le monde amis pour cela, nul besoin de processus historique. Reste le projet antique qui a résisté : de « mythologie et l'histoire de l'homme animal » à « auto-sociologie des formes de l'expression » traduit en termes mythiques par « T zéro, Thésée héros du labyrinthe ».

## 31 Comment à force de se faire chasser, l'homme est devenu chasseur lui-même

Je ne crois pas que les choses se soient vraiment produites ainsi : l'homme, a, depuis ses débuts, du être un chasseur chassé, même s'il est vrai qu'il a pu, à certaines époques, être encore vulnérable avant de devenir le prédateur le plus féroce que la terre ait portée.

## 32 L'assassin revient roder sur les lieux de son crime

Cette proposition se comprend par l'exemple donné en 33 : ce que l'on tue revient en nous en se nourrissant de sa proie, en devenant cette proie. Un crime nous attache à la personne tuée aussi sûrement qu'à celle à

# quand c'est insupportable

qui on donne la vie... Cela signifie que le meurtre, symbolique ou non, n'est jamais un bon moyen si on veut se débarrasser de quelque chose ou de quelqu'un : fils arrêtez de désirer tuer le père, comme le dit mon ami Léon, c'est une pensée suicidaire.

### **33 Exemple : en éliminant le tsarisme, la révolution russe a cru tuer le crime, assassiner l'assassin, elle ne voyait pas que ce qu'elle tuait était amené à revivre en elle. Que le meurtre de la bête à l'extérieur doit s'accompagner du meurtre de la bête à l'intérieur**

Le terme « bête » est encore inadéquat et une insulte faite à cette amie et mère de l'homme : il y a d'ailleurs bête et bête : il est bêtes de toutes sortes, comme il est gens de toutes sortes, leurs cœurs battent comme leurs portes... La réflexion sur le tsarisme et la révolution russe est une des (relativement) rares propositions directement politiques qui indiquent bien déjà – je suis au PC de puis deux ans à peine (de mémoire) et je vais y rester encore sept ans – ma vision critique de la révolution russe : je ne saisis pas encore tout-à-fait l'ampleur des dégâts et comment le crime était devenu très vite un instrument si commode et si puissant que même pour des témoins contemporains, je veux dire du vivant de Lénine, la fin de l'espoir était déjà là. Je lirai ensuite Emma Goldman, Victor Serge, puis Jan Valtrin et Pasternak. Mais cette proposition 33 est là aussi pour illustrer le processus général énoncé en 32 sous une forme apparemment sibylline.

### **34 Nous revenons au problème de l'engendrement**

Proposition un peu énigmatique aujourd'hui : est-ce que je parle du déroulement de la discussion, c'est-à-dire un retour aux théories de la naissance et de la fabrication de la vie (propositions 22 ou 24 par exemple) ou bien est-ce que j'amorce l'aphorisme suivant sur l'essence de l'être ? c'est en tout cas une proposition de transition.

### **35 Pour saisir l'essence de l'être, l'homme est obligé de la contourner**

Le contournement – certains disent le détour – comme moyen d'atteindre l'essence : on en peut atteindre un point sans le détruire. Pour l'observer, il ne faut pas le toucher. Mais cette saisie de l'essence n'est pas « décoration », absorption de la substance : elle est davantage regard, vision du monde qu'odeur et saveur...

### **36 Le mythe du chevalier d'errance qui revient au pays natal ou le retour du fils prodigue**

Retour au pays natal, écrivait Césaire... Nous revenons tous au pays natal par des chemins insoupçonnés : le Natal est dehors, le centre intense au plus profond de soi peut être situé hors territoire (De la ritournelle, 401, Deleuze et Guatary, in Mille plateaux). C'est l'errance du chevalier nomade de la connaissance qui permet de connaître, c'est-à-dire de rencontrer son point de naissance au plus profond de soi, dans le cosmos.

A nouveau sous la forme d'une évidence banale – le retour du fils prodigue – je cherche des voies nouvelles.

### **37 Chercher à l'extérieur le développement de la pensée. Tout l'échafaudage de la théorie, toute cette épopée du barbarisme au capitalisme pour comprendre une vérité simple, unique, inouïe.**

Je poursuis cette réflexion le natal cosmique : le développement de ma pensée ne peut se faire qu'à l'extérieur, c'est-à-dire dans ce qui est d'abord perçu comme un extérieur, redeviendra ensuite un intérieur plus profond, ayant élargi mon domaine. Je me prépare à partir au Mexique et j'ai déjà rêvé l'appel de l'oiseau-serpent. Cette proposition annonce aussi la 38ème : c'est-à-dire quelque chose qui serait un peu l'équivalent dans le domaine de la sagesse de ce qu'est par exemple la formule  $e=mc^2$  dans le domaine de la physique.

### **38 Et si la vérité était là entre toi et moi, flagrante et évidente, si évidente que personne ne peut la trouver**

La « vérité » ... et si tout de même elle existait ? je suis ici dans une fable métaphorique. Comme si la connaissance était un roman policier. Il y a cependant des évidences partielles que j'ai commencées à trouver comme celle de l'invention du père (sur laquelle repose le succès du Da Vinci code, roman policier à succès et à prétention philosophique d'il y a un ou deux ans)

### **39 Le destin de l'homme en termes d'affrontement, la lutte pour vivre, le combat donne la vérité de l'autre comme celle de soi-même (la guerre)**

Un écho des thèmes lorgnettes de l'agression et ; de celui du bouc émissaire de Girard ? que je n'ai pas lu mais que Richard ou Anne-Marie ont pu lire. Mon ami Denis inventera une théorie fiction de l'histoire de la guerre comme préhistoire de l'homme et histoire des singes... Cette proposition ne résonne pas beaucoup en moi aujourd'hui.

### **40 La femme recherche le monstre. D'où vient cette force de séduction du monstre, pourquoi la chair sublime (Josiane) se précipite vers le monstre (Gwynplayne)**

Un écho direct de la lecture de L'homme qui rit que j'étudie au moment de cette conversation avec Maurel (si les entretiens avec Richard et Anne-Marie ont eut lieu en août 1974, c'est vraisemblablement que le cours sur l'homme qui rit a du avoir lieu l'année précédente). J'anticipe ici les réflexions sur la beauté physique – à laquelle je suis fort sensible – et son rôle de masque : ce sont les autres qui parlent dans la beauté. Le monstre est celui qui – par en effet similaire – provoque l'horreur et suspend la parole : = la beauté y reconnaît sa vérité profonde, les paresseux et les lourdeurs qu'une trop grande facilité à exister ont souvent fait fleurir en elle... Mais aussi la force du regard – de l'écoute – qui « crée » l'objet regardé et ne se contente pas de le voir se refléter.

#### 41 Le visage du monstre est celui de sa blessure, en étreignant le monstre, on fouille cette blessure

Avec cette proposition 41, je commente la proposition précédente en revenant à la thématique de la blessure qui a fourni la matière du début de la conversation. De la sage blessure (1) à la blessure monstrueuse (41), nous oscillons toujours d'un pôle à l'autre et c'est partout la même image. Pourquoi trouvons nous beau un sexe de femme et laid le trait en forme de sexe qui barre le visage de Gwynplaine ?

De « monstrueuse », c'est-à-dire qui se montre, chez nos sœurs bonobos et chimpanzées, la blessure est devenue cachée, sous une forêt noire, chez nos femmes, sauf lorsque, périodiquement, elle saigne et alors se « monstre ». Et il importe alors de la cacher, de se déclarer malade, « indisposée ».

L'homme qui saigne – rappelons que Richard, comme Gwynplaine avait une blessure au visage et que Anne-Marie, comme Josiane avec Gwynplaine, en était amoureuse – participe de ce destin monstrueux : la femme y voit une commune nature, elle qui s'étonne toujours un peu de ce qu'on la trouve si belle...

Miroir, miroir, dit-moi qui est la plus belle...

#### 42 Mon destin : profiter de ma situation privilégiée, de mon indépendance pour me lancer à fond dans l'entreprise théorique en liaison avec la vie

On n'échappe pas à son destin : la notion de destin (Ananke... que l'on retrouve chez Hugo, Fatum...) est

complexe – mais pas double, c'est beaucoup trop simple le double.

Émerge cependant ici une approximation de ce qui va devenir un fil conducteur : l'entreprise théorique en liaison avec la vie.

Je ne sais pas encore qu'il s'agit, selon Nietzsche et selon Colli de la grande question philosophique, la seule peut-être qui vaut la peine d'être posée, le rapport de la théorie avec la vie, que je traduirai plus tard par la question de l'improvisation théorique.

MA situation privilégiée, mon indépendance : à cette époque, je la voyais donc ainsi alors que pourtant je devais gagner ma vie en faisant autre chose... IL est vrai que cet autre chose c'était les colos et que ce n'était donc pas autre chose... C'est seulement entre 1984 – de retour de mon voyage d'un an au Yucatan, et 1988, que j'ai du quitter provisoirement mon indépendance quand justement les colonies de vacance sont devenues un obstacle... à ma recherche.

#### 43 La théorie, le développement de la pensée, est nécessaire. Il [elle] est le nécessaire dialogue de l'homme avec le monde pour arriver à renaître (à naître)

Il faut toujours justifier l'exercice de la théorie – de la théorie avec la vie, bien sûr (voir proposition 42) – car l'homme, et ce n'est pas sans raison, se méfie de la théorie qu'il croit opposée à son plaisir, à sa joie.

La théorie est un développement de la pensée.

La pensée nous est donnée, je dirai même (voir Griffith) qu'elle nous est donnée en héritage par nos frères animaux, mais la théorie est un bien à consolider.

C'est le combat fondamental, l'enjeu, le jeu essentiel puisqu'il doit être maintenu vivant et qu'il est souvent beaucoup plus facile de théoriser mort : voyez le père Kant, par exemple.

Récemment, lorsque je discutai, dans mon séminaire de recherche sur la danse contemporaine, de la difficulté que les danseurs avaient à penser, Roberte m'a repris. Elle avait raison : les danseurs pensent, bien sûr, ils pensent avec leur corps, leurs gestes... mais ils ne théorisent généralement pas. Il me semble que pour théoriser, il faut employer les mots : la parole est ici au cœur de l'entreprise théorique. Théoriserait un danseur qui tisserait sa danse de mots.

A la « vieille » question : qu'est-ce que penser ? que m'a jadis posé Madame Konigson, un de mes professeurs de philosophie, je voudrais substituer : qu'est-ce que théoriser. Je donne ici une première définition.

Théoriser, c'est mettre en œuvre ce qui distingue l'animal humain des autres animaux : sa capacité à penser la pensée, ce que l'on peut appeler la fonction « méta ». Méta proche du hel maya, renvoie à la succession, au changement, à la participation... mais aussi en philosophie, il prend le sens de « au delà de » « pour désigner le concept qui « complète », qui « subsume » l'autre concept » (Grand Robert).

Il s'agit d'une pensée au carré, c'est-à-dire d'une autre dimension de la pensée.

La théorie serait donc l'exercice de la fonction « méta ».

Théorie : rare avant le XVII<sup>e</sup> siècle.

De théorein observer : donc encore un mot dérivé, à appliquer dans un sens « méta »

Le Robert propose des définitions appliquées et systématiques qui ne me satisfont pas :

1587 : « Ensemble d'idées, de concepts abstraits, plus ou moins organisés, appliqués à un domaine particulier »

Sans date : « construction intellectuelle, méthodique et organisée, de caractère hypothétique (au moins en certaines de ses parties) et synthétique »

« Éléments de connaissance organisés en système »

#### 44 Une encyclopédie populaire, un travail énorme de compilation : mythes, jeux rêves, productions

Peut-être la première genèse des Labyrinthes sonores, prologue à T O, dont cette discussion est un élément, qui sera d'ailleurs appelé dans un premier temps « Encyclopédie de la littérature populaire ».

Le terme « littérature » sera remplacé par celui de mythologie : ce que vient confirmer à l'avance l'inventaire que je propose : mythes, jeux, rêves... les trois domaines essentiels ou les trois noms fondamentaux de la dimension mythique. Le terme « production » renvoie à l'ordre de la pratique, de l'économique et ouvre déjà la voie vers les productions mythiques ou encore les pratiques mythiques.

Productions mythiques qui s'inscrivent aujourd'hui à l'horizon de T O.

#### 45 Signification profonde de l'exorciste, le sorcier qui empêche l'esprit du mal de la victime de venir roder dans la maison du juste, de l'assassin.

Cette proposition ouvre un nouveau champ pas encore (ou très peu) touché jusqu'ici : celui de la sorcellerie, des praticiens du mythe.

Elle opère ici un renversement puisque l'assassin est un justicier et la victime une personne possédée par l'esprit du mal.

La deuxième partie de cette proposition renvoie donc à la proposition 32 mais en renversant les rôles : la place de l'assassin n'est plus figée.

Le sorcier lutterait contre ces forces invisibles et profondes – ici marchandises – vision, me semble-t-il, un peu courte du sorcier, mais qui peut en faire un combattant révolutionnaire en période de crise.

#### **46 Les formes de distribution : le potlatch et la fête : accumulation et centre distributif**

Encore un thème nouveau, mais aujourd'hui pour moi devenu classique, aux accents meusiens et batailliens : compléter l'accumulation par la distribution, la consommation par la consommation.

Introduire le potlatch et la fête au cœur même d'une économie qui devient dépense : les dépensiers à la place des économistes et la dépense, science humaine qui vient remplacer l'économie.

#### **47 Pouvoir centralisé et dissolution volontaire du pouvoir : donner des ailes aux esprits**

La relation entre les deux parties de cette proposition ne va pas de soi. Elle se situe cependant dans la lignée de ma maîtrise sur la notion de gai savoir que j'écrirai deux ans plus tard : donner des ailes à ce qui est encore trop lourd... Transformer la matière en esprit mais sans perdre son fondement, sans faire de l'esprit un élément religieux.

Le centre de cette libération de la matière spiritualisée, c'est la dissolution du pouvoir : on retrouve le thème léniniste de la dissolution de l'État mais étendue au pouvoir « pur ». Je ne dis rien ici du rapport entre vouloir et pouvoir mis en évidence par Fernand Deligny (que j'ai rencontré dans un de mes rêves, cette nuit) il y a d'ailleurs une difficulté : c'est la relation entre pouvoir et théorie. Si pouvoir et vouloir sont liés, alors la théorie est liée au pouvoir, car on voit mal une théorie sans vouloir. L'homme, après avoir « inventé » le savoir, doit inventer son antidote : le non savoir.

On voit donc le problème : si la théorie est constitutive de l'entreprise humaine, elle implique le pouvoir, notamment sous la forme de « maîtrise de la nature ».

Il faut donc faire intervenir à l'intérieur de la théorie elle-même la notion de non savoir... ou plus exactement d'un savoir qui viendrait combattre, asservir la théorie (comme Bataille a dit qu'il fallait que le mythe asservisse la science)

#### **48 Nécessaire affrontement entre l'homme et son fils, l'homme et son idée, l'homme et son mouvement. Celui-ci doit aller au-delà de son meurtre dans la volonté du meurtre de l'autre, percevoir la volonté que celui-ci a de vivre en le tuant**

Dans ma « lignée », il y a une difficulté avec le père : déjà pépé – dont le père a épousé une marâtre qui l'a fait souffrir – puis papa s'affrontant avec son père – et enfin mon affrontement entre papa et moi – reste mon frère – la rivalité entre les frères qui se déplace aussi avec mes fils alors que Papa était fils unique et que pépé

avait un demi-frère... mais au delà de la réalité historique, revenons au principes : l'affrontement entre l'homme et son fils. Je n'ai pas dit le père et son fils ce qui permet de considérer le terme « fils » comme une métaphore et, ainsi que l'affirme la suite de la proposition, de le mettre en rapport avec les notions d'idée et de mouvement.

Affrontement : cela commence par un affrontement, une lutte, et certes cela est nécessaire, mais il existe un point où on peut saisir que cet affrontement nécessaire se dissout comme affrontement... et devient quoi ? comme toute dualité, il faut aller au delà et comprendre ce qui dans le père comme dans le fils – dans l'homme comme dans son fils – tend, non pas à leur réunion (il n'y a absolument pas d'union comme il n'y a pas de dualité) mais à leur devenir autre (c'est-à-dire que ce fils devient un homme et a, à son tour, un fils).

La métaphore du fils, en idée puis en mouvement, annonce plutôt ce dépassement de l'affrontement père-fils vers lequel je dois aller.

Mouvement mais sans oublier que ce mouvement n'exclut pas l'immobilité : je restai absolument sans bouger... peut-être le plus beau mouvement qui soit...

Le meurtre : comme la forme extrême de l'affrontement : quand on affronte, il y a toujours une tendance à tuer l'autre : le meurtre du fils ou du père comme de l'idée.

Il n'y a que de mouvement que l'on ne peut tuer car même l'absence de mouvement est encore un mouvement. Même le non agir est encore de l'agir.

Aller au delà du meurtre de l'autre pour comprendre la volonté que l'autre a de nous tuer aussi... et – sans renoncer à ce meurtre – toujours entendu métaphoriquement c'est-à-dire comme limite jamais atteinte à une visée

– comprendre que lui aussi veut vivre et que sa volonté de vivre passe par notre mort à nous et, si cette mort se produit, cela peut aussi être un bien... (voir aussi la proposition 39 sur le destin de l'homme en termes d'affrontement)

#### **49 Si la renaissance a produit des génies universels comme Léonardo da Vinci qui avait une vision globale du monde et de ses techniques, alors le monde futur créera lui aussi cette sorte d'homme**

Une vision globale n'est pas une vision totale – sauf à entendre le tout comme le point fixe – peu importe lequel – à partir duquel agir – si j'ai bien compris la manière dont Ladislav Klama pense le tout – Léonard de Vinci est justement celui qui prédit l'événement de l'image – sans voir encore que l'écrit – également une image mais différente – allait se développer dans une phase de transition qui devait durer jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

Nous sommes probablement arrivés à la fin de cette phase de transition.

La proposition suivante (50) oriente mon projet vers cette vision globale : je veux tendre vers ce Léonard de Vinci du futur même si je sais que je ne laisserai pas obligatoirement une trace analogue.

#### **50 C'est cette vision globale vers laquelle tend mon projet anthropologique**

Aujourd'hui, je nommerai autrement mon projet : anthropologique me paraît réducteur dans ses deux composants anthropos et logique.

Anthropos doit être remplacé par socio et cosmos et logique par mythologique.

Une formulation approchée de mon projet actuel pourrait être sociomythologique, ou encore sociocosmo-mythologique. Ce qui est un peu lourd : mon projet de construction d'un labyrinthe sonore est une formulation plus légère.

### 51 Le rapport entre l'être le monde se résout en explorant celui entre théorie et pratique

Cette proposition renvoie à la proposition 43 : la théorie permet à l'homme de dialoguer avec le monde : la théorie est le moyen, le dialogue la pratique : sans théorie le dialogue ne mène à rien.

- Ah bon ? parce qu'il faut aller quelque part ?

La théorie permet de donner un sens au dialogue : c'est en cela d'ailleurs qu'elle est à la fois utile et dangereuse et que pour sortir du sens, il faut aussi entrer dans le non savoir – refuser la part théorique du réel.

Mais la théorie seule exclue le dialogue, tout dialogue, et c'est pour cela qu'elle mène à la folie.

### 52 Il n'y a pas de solution individuelle.

**La souffrance est inévitable tant qu'il y a de la souffrance, simplement montrer que la joie est possible, la joie en actes**

Il y a deux niveaux de lecture possible à cette proposition :

1) personne ne peut s'en sortir seul : « nul homme si grand qu'il soit ne peut vivre séparé des autres » disait

Romain Rolland, mais ce premier niveau en masque un second :

2) Il n'y a pas de solution individuelle puisque l'individu n'existe pas : la personne n'est jamais individuelle « en nous vivent des milliers d'autres, une infinité d'autres »... et c'est en cela que la souffrance de chacun nous concerne : tant qu'un seul être souffre, la joie ne peut être complète.

Poussons un cran de plus : la souffrance est inévitable car il y aura toujours quelqu'un qui souffre quelque part... Peut-on abolir la souffrance pour tous ? L'utopie est trop grande ... mais on peut toujours rêver à un paradis unique, sans enfer, où vivraient tous les hommes... où à une fusion dans un être ultime qui contiendrait tous les autres...

Mais en revanche, il est possible d'être joyeux. Être joyeux ce n'est pas oublier – ou nier – la souffrance, mais être joyeux avec la souffrance, la sienne et celle des autres (on voit que le sadisme pourrait être perçu comme une déviation perverse de cette position)

### 53 Ainsi il ne suffit pas de rechercher les amours sublimes « où la fille est merveilleusement belle et le vent de la mer fait onduler les cheveux du mec »

Petite « régression » dans cette proposition qui pense le rapport entre « joie » et « beauté » : pourquoi suis-je, sommes-nous attirés par la beauté ?

Mais on peut retourner la question : comment voir la beauté de l'autre, au delà des apparences trompeuses ?

J'ai toujours été attiré par les jolies filles et en même temps, j'ai toujours eu conscience que cette beauté ne me suffisait pas.

Aurais-je pu aimer une femme laide ? ou, pour dire les choses autrement, est-ce leur relative laideur qui m'a fait m'éloigner de certaines femmes qui, pourtant auraient pu m'apparaître belles ?

Les propositions suivantes vont se développer autour de l'amour, et laisser en arrière cette question de la beauté, même si elle reviendra.

### 54 Ici se justifie la recherche comme la compréhension de la liberté, compréhension de la nécessité. Comprendre que l'amour s'il peut être beau est aussi difficile et illustrer (cela) par des amours laborieux

L'expérience des amours laborieuses (je préfère aujourd'hui le féminin) m'a permis d'arriver peu à peu à une compréhension de la nécessité et de la liberté en amour : « Dans ce coffret dont je n'ai pas la clef dort le secret de la présence et de l'absence en amour »

En étudiant hier avec S21réna, le 4eme chapitre « théorie du jeu » du livre de Winicott « Jeu et réalité », nous en sommes venus à discuter de la relation entre jeu et sexualité (plusieurs sociétés relient – voire nomment par le même mot – faire l'amour et jouer) :

Et en réfléchissant ensemble à cette question m'est apparu le sens de cette formule : l'espace transitionnel – l'espace du jeu – était devenu celui des rapports amoureux afin que l'on puisse à la fois aspirer à la présence de l'être cher(i) et à son absence.

Cet équilibre entre présence et absence, cette acceptation de la présence et de l'absence, est difficile. C'est pourquoi les amours sont laborieuses. L'être aimé pouvant être trop présent ou trop absent.

Et cette compréhension de la nécessité (nécessité de l'autonomie dans l'amour, c'est-à-dire dans ce double mouvement de présence/absence) est indissociable de cette liberté.

(Liberté/nécessité est un couple qui est homologue au couple absence/présence)

### 55 Très simplement il ne suffit pas de baiser des nanas superbes

1) Il ne suffit pas de baiser

2) Il ne suffit pas que celle que l'on baise soit superbe

### 56 Et aussi : sans amour l'esprit s'éteint

Je n'ai pas écrit sans esprit l'amour s'éteint... En fait l'amour est la nourriture de l'esprit comme il est la nourriture du corps. Et l'amour est corps/esprit même si, pur des raisons circonstanciées, le corps, ou l'esprit, peuvent faire défaut.

Du point de vue de la croissance, du développement du petit enfant, du nourrisson, l'amour est l'élément absolument essentiel qui va lui permettre de jouer, c'est-à-dire de créer. Je n'ai pas encore lu Winicott quand j'écris cette proposition 56 amis je « sais » cela... ou plutôt je l'apprends dans le cours de cette discussion.

ATELIER POPULAIRE

## 57 L'amour comme le travail est indispensable à la connaissance qui est la vie

L'amour comme le travail  
La connaissance qui est la vie  
Deux relations qui ne sont pas placées sur le même plan :  
1) l'amour comme le travail : l'amour n'est pas le travail mais il joue un rôle analogue  
Il faut aimer son travail  
Et travailler l'amour  
Mais cette notion de travail est encore trop brute, trop « marxienne » : il faudra la remplacer par celle de jeu (si on oppose/confronte mythe et logique, il faut, sur le plan des pratiques, accomplir le mouvement correspondant, à savoir confronter/compléter jeu et travail. Ce que la logique apporte au mythe – qui doit rester la forme fondamentale d'accès à la connaissance – n'est sans doute pas la même chose que ce que le travail apporte au mythe : il y a quelque chose de plus contraignant dans le travail, de moins « objectif » : son côté « fric » et aliénant.  
2) la connaissance qui est la vie :  
Cette question du rapport entre vie et connaissance est justement la question fondamentale de la philosophie – ce qui ne signifie pas qu'elle est la question fondamentale : il faut aussi mettre en cause la philosophie, c'est-à-dire l'amour de la sagesse... Quelle serait la question fondamentale pour la sagesse ? Peut-être qu'il n'y a pas de question fondamentale... Il n'y a pas de chemin privilégié pourvu qu'il ai du cœur.  
Il ne va donc pas du tout de soi de dire « la connaissance qui est la vie », en agissant ainsi, on escamote la question. Mais peut-être si on se place sur un plan moins philosophique : connaître, c'est-à-dire naître ensemble c'est

la vie, la vie de la mère/du père et de son enfant, la vie des amants...

## 58 Le travail est l'expression vivante du rapport théorie-pratique

Dans cette proposition, on voit encore mieux le défaut que représente, dans notre réflexion d'alors, l'absence de critique de la notion de travail et la non introduction de celle de jeu.  
C'est bien le jeu qui est l'expression vivante du rapport théorie-pratique//objectif-subjectif, c'est-à-dire cet espace intermédiaire, cet entre-deux où se joue cette relation

## 59 L'amour est la traduction mobile de la volonté absolue de connaissance

Proposition où je reconnais davantage le style de Richard que le mien, ou celui d'Anne-Marie : hégélien, semble-t-il.  
La volonté absolue de connaissance serait ici consubstantielle à la naissance qui est toujours co-naissance dans la mesure où l'homme souhaite vivre, bien sûr (voir chant pour celui qui veut vivre, de Jorn Riel)  
L'amour, dans la mesure où il est indispensable à la connaissance et à la vie, peut apparaître comme une « traduction » de cette volonté absolue.  
Mobile, car l'amour est mobile -) fragile – nécessaire dans la mesure où il naît entre l'absence et la présence. Finalement il n'y a que l'absolu qui me gêne... bien que l'on puisse envisager poétiquement cet absolu comme

le « sans limites » des amants : « amants, faites vous de plus en plus jouir »... liberté sans nécessité.

## 60 La renaissance est une naissance

**Note bien :** La renaissance est une naissance et non la naissance est une renaissance : tout mouvement est toujours accompli pour la première fois même s'il est aussi, considéré d'un autre point de vue tout aussi légitime (pas plus pas moins) un retour...  
Cette proposition vient « équilibrer » le mouvement de l'éternel retour nietzschéen : toute naissance est une renaissance.

## 61 Il y a un nouveau langage à inventer

Tout vrai langage est incompréhensible : dans la mesure où il doit être inventé, il doit d'abord se vivre comme incompréhensible, y compris pour celui qui l'invente.  
On peut entendre aussi cette proposition plus simplement comme la nécessité d'inventer un nouveau langage pour exprimer les potentialités nées de la révolution qui vient de se produire : le rêve « social », le dreaming de Mai 68 : Mai 68 est un dreaming ...

## 62 A travers les insuffisances du langage, faux semblants, compromis, quiproquos, engrenage, émergent peu à peu les possibilités d'un retournement de ce langage il semble que cela pourra se faire par une sorte de retour en force de l'imagination du sensible. Retour de la sensation, des odeurs, du toucher, de l'étreinte, de la caresse, du doux.

Une des plus longues propositions, annonçant la dernière qui signe le retour du féminin, et d'Anne Marie, la plus belle promesse, probablement, de cette seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. La dimension écologique, assez peu présente dans ces propositions, encore de nos jours pointe timidement le bout de son nez...  
Ce qui ne signifie pas « comme le dit un certain<sup>4</sup> » que la femme soit l'avenir de l'homme ; mais que le féminin doit s'unir au masculin si nous voulons sortir des impasses où nous nous trouvons.  
C'est aussi le développement de la proposition 61 : ce nouveau langage doit s'inventer en deçà et au delà de la parole c'est-à-dire dans ce que nous appelons dans ce texte « imagination du sensible » et qui vient ici dans l'expression s'illustrer pour l'essentiel de l'odorat et du toucher, loin/hors de l'audible et du visible (loin des oreilles et loin des yeux).  
Le goût n'est pas ici « imaginé » : pas de cuisine dans ce retour de la sensation.

<sup>4</sup> Pour être explicite, c'est Jacques Brel qui a cette formule dans, je crois, la ville s'endormait... » une des ses dernières chansons. Et ce certain, c'est Aragon chanté par Jean Ferrat... c'est-à-dire la femme progressiste, marxiste ou plus exactement « engelsienne ».

L'étreinte – voir le tango – et la douceur caressante trouve des échos dans mes recherches récentes.

N'être pas assez doux, voilà ce que me reproche Sérena.

C'est bien cet équilibre entre dureté et douceur qu'il nous faut rechercher.

### 63 L'inconscient est pour une part le féminin censuré de l'histoire (Spéculum de l'autre femme, Luce Irragaray)

Ce texte se termine sur une parole d'Anne-Marie avec cette référence à Luce Irragaray que je n'ai pas encore lue et dont je ne peux mesurer l'insuffisance.

Mais je ne renierais pas cette proposition 63 qui me paraît tout-à-fait juste jusque le « pour une part » et dans la distinction entre femme et féminin.

Le féminin censuré de l'histoire me ramène à nos recherches communes avec Pascale sur la matérialisation et la pertinence de la place de la mère et du féminin dans l'histoire.

La jouissance féminine a donc, pour une part, beaucoup à nous dire sur « l'inconscient », c'est-à-dire sur cette part mythique du monde et de nous même que l'invention du père a recouvert.



# LA RUBRIQUE ANTI-FLICS

Les flics ont du pot. Roger Deshayes, qui a perdu un œil et qui est défiguré parce qu'il a reçu dans la figure une grenade tirée à bout portant, était un militant de « Vive la Révolution ». Vous imaginez ça, si c'était tombé dans la gueule d'un passant pas gauchiste et peut-être même gaulliste ? Le foin que ça aurait fait. Remarquez, ça va arriver. Tout le monde le sait. On attend. On verra bien ce qui se passera. Il y a déjà eu Charonne. L'histoire ne se répète pas. Elle fait des broderies.

En attendant, sur le mode mineur, il y a l'affaire Guiot. Guiot passait une épreuve de maths à Chaptal, si j'ai bien compris, au moment où les flics qui le reconnaissent formellement et ils sont assermentés, les bougres, l'accusent de les avoir agressés. Guiot, dix-huit ans, jugé le lendemain en audience de flagrant délit, sans avocat, plaidant sa bonne foi et l'impossibilité matérielle d'avoir fait ce qu'on lui reprochait, a ramassé six mois de prison dont trois mois ferme. Il est à la prison-modèle de Fleury-Mérogis. C'est quand même mieux que la prison de Draguignan où fut enfermé Bolo, autre innocent notoire, et où on fait dormir en plein hiver, dans les cellules sans aucune espèce de chauffage, les « misanthropes » et les « caractériels », dit le directeur de la prison de Draguignan. Les hôpitaux psychiatriques débordent mais on n'a jamais vu les prisons refuser du monde.

Les copains de Guiot, les profs de Chaptal, le proviseur de Chaptal, les associations de parents d'élèves, la Cornec et la Armand, les autres lycées, la grande presse, les radios, tout le monde s'est ému. Guiot n'était pas gauchiste. C'est une honte qu'il soit en prison. Il lirait « Le Monde » ou « Charlie-Hebdo », on comprendrait. Mais un garçon qui n'ouvre jamais un journal, quel scandale.

Ouais. C'est un scandale. Tout le monde le sait. Guiot va être jugé en appel ce vendredi. En attendant, le procureur, style affaire Gabrielle Russier, a refusé la mise en liberté provisoire. Guiot est un élément très dangereux pour la Société. Trois jours de liberté provisoire pour Guiot mettraient celui en péril et empêcheraient M. le procureur de dormir. Re-scandale des gens bien-pensants.

Guiot, c'est un scandale, mais c'est de la péripétie. Un scandale parmi d'autres du même genre. Vous avez entendu parler de Touché ? Touché, pas « gauchiste » non plus, a été pris dans une rafle à la sortie du Palais des Sports le 31 janvier, après le concert pop. Dans la nuit, enfermé avec beaucoup d'autres dans les locaux de la police, il a vu arriver un flic qui les a tous regardés sous le nez puis qui lui a dit, à lui, Touché : « T'as une bonne tête, toi. Tiens, t'as de la chance. C'est tombé sur toi. Suis-moi ». Touché l'a suivi et il s'est retrouvé inculpé d'avoir lancé des bouteilles sur des agents de police assermentés dont l'un le reconnaissait formellement. Moins malchanceux que Guiot, il avait un avocat qui a demandé huit jours pour préparer sa défense. Grâce à de nombreux témoignages qui prouvaient à l'évidence que Touché ne pouvait pas avoir été là où on l'avait « vu » lancer des bouteilles, le policier assermenté et faux témoin a été confondu. Touché a été relaxé. Il n'a fait que huit jours de prison, plus les quarante-huit heures de garde à vue. Il était à la prison-modèle de Fleury-Mérogis, lui aussi, il a dix-huit ans, lui aussi. Il avait raconté à ses juges comment il avait été « reconnu » sur sa « bonne tête ». Vous croyez que le flic a été arrêté à l'audience pour outrage à magistrats, faux témoignage, dénonciation calomnieuse, que sais-je ? Vous croyez qu'il n'est plus flic à l'heure qu'il est ? Vous êtes une bonne pomme.

Oui, Guiot. Si vous voulez. Tout est bon pour forcer le barrage des patrons de presse et alerter l'opinion. Mais combien y a-t-il de Guiot par semaine ? Il est condamné, Guiot, en vertu de cette saloperie de loi anti-casseurs, Mais les gens qui l'appliquent, cette loi, en rajoutent encore. Dans le projet du gouvernement, la loi prévoyait qu'elle pouvait s'appliquer dans la procédure du flagrant délit. Les députés ont fait supprimer cette possibilité d'application. La procédure du flagrant délit n'est donc pas autorisée pour la loi anti-casseurs. Seulement, comme elle n'y est pas défendue expressément, les juges l'appliquent. Si un jour vous êtes condamné de cette manière, allez en Cassation, vous gagnerez sûrement. Vous aurez fait six mois de taule mais vous aurez une chouette satisfaction morale.

Des gens du Secours Rouge distribuent des tracts au Sacré-Cœur. Les flics les en délogent à coups de matraques vingt minutes plus tard. Comme elles avaient l'intention d'occuper le Sacré-Cœur, le dis bien l'intention puisque les flics sont arrivés tout de suite, seize personnes, coupables de s'être trouvées dans une église à l'heure de la messe, sont poursuivies en vertu de la loi anti-casseurs. C'est vraiment la bonne loi, cette loi anti-casseurs, on lui fait faire tout ce qu'on veut. Sartre a raconté qu'un flic des brigades spéciales avait pris un garçon par les oreilles, une dans chaque main, et qu'il le soulevait ainsi et le laissait retomber en lui emplant le menton sur la pointe d'un barreau de la grille de ce vénérable sanctuaire. Le recteur du Sacré-Cœur, Mgr Charles, glapissait, paraît-il, qu'il était chez lui dans cette église. Rappelons à Mgr Charles que depuis le petit père Combes, les églises sont la propriété du peuple français.

J'ai parlé des brigades spéciales. M. le préfet de police dit qu'elles n'existent pas. Elle n'existent pas. Je dois rêver quand je vois ces motos transportant chacune à l'arrière un type en survêtement armé d'une matraque et pratiquant la chasse à l'homme dans le style rodéo, ne sautant de la moto que pour cogner. Ils donnent envie de vomir à tous les passants. L'individu qui a inventé cette méthode de chasse à l'homme, qui déshonore et transforme fatalement en bête féroce celui qui s'y livre, peut être fier de lui. Il peut les appeler « brigades d'intervention » au lieu de « brigades spéciales » si ça lui chante, ça ne retire rien à l'ignoble de la chose. Comme l'écrivait l'autre jour Jacques Fauvet, directeur du « Monde » : « Si la police ne contrôle pas mieux les brigades dites d'intervention, des incidents graves risquent de survenir un jour qui prendront de sérieuses proportions politiques. Déjà le Parti communiste est beaucoup moins insensible à la répression, qui, de proche en proche, peut, en effet, atteindre ses militants. » Vous avez bien lu. Déjà, les Communistes eux-mêmes menacent de passer à l'opposition. On serait le Pouvoir, les brigades non spéciales d'intervention, on les dissoudrait au plus vite. Il y a quand même d'autres moyens d'assommer les gens.

D.D.T.



17 Octobre 1974

(après le 10 qui est la dernière date notée dans le cahier et juste avant le 31 donc la dernière semaine d'octobre, probablement)

### Extrait de mon journal : Conversation avec Richard Deshayes

Richard ?  
Pourquoi ?

Les gens, il ne comprendrait de les connaître que disponibles, à certaines heures pâles de la nuit...

de vie que nous avons laissé couler hier. jamais été et il faut à tout prix que je ne laisse pas perdre, l'extraordinaire matière dans la percée historique que je n'ai matin. Nous avons été plus loin

heures et demi, de huit heures du reste par les fils et pu en est avec Richard Deshayes, (le la nuit de mercredi à jeudi cette semaine est historique. D'ailleurs, à tous les niveaux de Karl Marx, date historique. Lundi, j'ai commencé le capital

électrique, cf. Bachelard) « de la pensée mécanique à la pensée de l'évolution des pensées : transposer en cybernétique mécaniques. Langage C à l'utilité des métaphores discours (remarque sur nécessaire à lubrifier nos féminin introduisait l'huile de Richard et pas de moi. Son discours son discours visiblement amoureuse elle est d'ailleurs MLF) et zymos bien qu'un peu fermée terme, Anne-Marie, dans Il y avait aussi un troisième